Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

70-71 | 2014

**Variations sémantiques et syntaxiques : aspects d'une
théorie de l'invariance**

CROIRE

Jean-Jacques Franckel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1566>

DOI : 10.4000/linx.1566

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 31-50

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Jean-Jacques Franckel, « *CROIRE* », *Linx* [En ligne], 70-71 | 2014, mis en ligne le 01 mars 2015,
consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1566> ; DOI : 10.4000/linx.1566

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

CROIRE

Jean-Jacques Franckel, Université de Paris-Ouest Nanterre La Défense

La fureur populaire vient de ce que chaque pays hait les dieux de ses voisins, persuadé que seuls les dieux véritables sont ceux que lui-même révère. Les uns font croire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres en plus grand nombre, se le font croire à eux-mêmes, ne sachant pénétrer ce qu'est que croire.

Montaigne, *Les essais*

Introduction

A la question qu'on lui posait de savoir s'il croyait en Dieu, on prête à Einstein la réponse : « Définissez-moi d'abord ce que vous entendez par Dieu et je vous dirai si j'y crois ». Peut-être serait-il nécessaire de définir aussi ce que l'on entend par *croire*. Cette question se heurte d'emblée, comme pour toutes les unités lexicales les plus courantes, à ce qui se présente comme la « polysémie » du verbe, elle-même liée à la diversité des constructions syntaxiques auxquelles il se prête et de ses environnements lexicaux possibles. Ainsi, par exemple, répondre – *Je crois* à la question – *Jean vient-il ce soir ?* marque une incertitude *a priori* peu conciliable avec l'adhésion qu'implique *croire en Dieu* dont la glose tend à mobiliser la notion de *foi* excluant précisément celle de doute. On comparera de même *Je crois qu'il va pleuvoir* (où *croire* semble proche de *penser*) et *Pour réussir, il suffit d'y croire* (de l'ordre de l'engagement absolu). *Croire* semble basculer d'une forme de doute et de réserve à son contraire, une forme de certitude et d'engagement.

Dans cet article, nous proposons de définir l'identité sémantique de *croire* par une « forme schématique » invariante, sous-basement de tous ses emplois, en même temps que source de déploiement et d'organisation d'une variation dont relève leur

diversité. Nous prolongerons cette analyse par quelques remarques sur le nominal *croiance* et ses rapports avec *foi*.

1. Identité du verbe *croire*

Nous proposons de définir l'identité de *croire* par une forme schématique¹. Il s'agit d'une définition correspondant non pas à une valeur sémantique qui serait considérée comme première ou comme fondamentale, ou comme « signifié de puissance », mais à une définition constituant le point de départ d'un raisonnement sur l'organisation de sa variation. En ce qui concerne notre verbe, nous figurerons d'ailleurs cette définition sous la forme d'une représentation schématique, qui reprend ce qui est formulé ci-dessous :

Croire marque que étant donné un prédicat **p**, ce prédicat se trouve associé à deux positions énonciatives :

- une position notée **S** où **p** est validé (est avéré, est le cas) ;
- une position **S'** correspondant à un point de bifurcation dont une branche mène à la validation de **p** et l'autre à celle de **p'** : de ce point de vue, **p** et **p'** sont validables (**p'** n'est jamais invalidé). Validable peut s'interpréter comme possible, envisageable, représentable, évoqué.

Croire marque donc que le prédicat **p** a un double statut : d'un côté (dans la position **S**), **p** est validé ; d'un autre côté (d'un point de vue **S'**), **p** n'est que validable : il est situé sur la branche d'une alternative dont l'autre branche mène à **p'**.

On peut désigner la position où **p** est validé (où se place le sujet **S**)² comme le *lieu du croire*³. Cette caractérisation permet notamment de rendre compte de la valeur d'« adhésion » d'un sujet **S** au « vrai » de **p**, valeur par laquelle *croire* se trouve volontiers caractérisé.

On peut proposer la représentation schématique suivante :

Avant de revenir de plus près sur les différents cas de figures ouverts par ce schéma, trois précisions s'imposent :

1 Pour une présentation plus développée de cet outil, cf. en particulier Franckel, J.-J., 2002.

2 Sur la question des positions énonciatives, cf. De Vogüé, S., Paillard, D., 1987, dont ce schéma s'inspire.

3 Nous employons ce terme en référence au texte de J.-T. Desanti commenté en annexe.

1° S et S' sont des positions énonciatives

S et S' correspondent non pas à des entités physiques ou à des locuteurs mais à des positions énonciatives⁴ correspondant à deux points de vue sur un même prédicat **p**. Lorsque le sujet syntaxique du verbe croire est *je*, S et S' correspondent au même sujet énonciateur qui correspondent simultanément aux deux positions S et S'.

2° Nature de p

- **p** est toujours de nature prédicative :

Cela signifie que **p** a toujours une assise verbale (on peut toujours le développer ou l'explicitier par un prédicat). Cette caractéristique constitue une différence cruciale avec le verbe *penser*, par exemple : je peux *penser à ma bien-aimée* ou *à un cochon rose* ; en revanche, je peux difficilement *croire à un cochon rose* : je peux *croire à la présence* ou *à l'existence d'un cochon rose* (*présence* ou *existence* étant assimilable à un prédicat : le fait d'être présent ou d'exister) ; et *croire en ma bien-aimée* associe à celle-ci toute une série de prédicats possibles (*croire en ses talents, son amour*, etc.).

- En outre, ces prédicats (correspondant à ce à quoi ou en qui je crois) tendent à être valués positivement : *je crois en son amour, sa bonne volonté, sa probité, en ses capacités*, etc., mais de façon bien plus contrainte *en sa malhonnêteté ou sa faiblesse*. C'est le mouvement caractéristique du verbe *croire*, le plus souvent même l'élan de **S** vers la position de validation de **p**, qui lui confère cette positivité qualitative.

3° Tension entre S et S'. « Performativité » de croire

Nous verrons (et illustrerons de façon détaillée) que les rapports entre **S** et **S'** constituent l'une des sources de variations : ils peuvent en particulier correspondre à deux sujets distincts ou à un même sujet qui se « dédouble » en deux positions distinctes (dans le cas où le sujet syntaxique est *je*) ; nous verrons aussi que **S'** peut se trouver dans une position où soit **p** soit **p'** soit **p'** est plus ou moins prégnant ou activé (**p'** peut notamment correspondre au réel ou à un fait avéré que **S'** prend en compte alors que **S** l'ignore ou l'écarte, validant **p** quoi qu'il en soit, se mettant alors en situation d'être détrompé, ou de refuser de l'être). Dans la position **S** de validation de **p**, **p'** peut être éliminé ou neutralisé ou non pris en compte. Autrement dit, **S** validant **p** peut de façon plus ou moins marquée se démarquer de **S'**. La position de **S** validant **p** peut en particulier résulter d'un engagement, consistant à se placer en un lieu où le doute quant à la validation / validité de **p** est exclu (alors même que dans la position de **S'**, **p'** n'est jamais invalidé). Dans ces cas de démarcation active, la validation de **p** relève d'une forme de « coup de force » par lequel **S** quitte le terrain de **S'**, celui où l'alternative (par exemple le doute, la prudence) demeure toujours de mise. Ainsi, un exemple comme *J'y crois* relève d'un acte affirmatif : pour **S** (*moi*), **p** est le cas, quoi qu'il en soit d'un autre point de vue qui n'invalidé pas **p'**. Cet acte affirmatif peut être assimilé à un acte performatif au sens où il est constitutif d'une forme d'adhésion à travers son énonciation même.

4 Sur la notion de sujets assimilés à des positions, cf. Paillard, D., 2009.

4° *p* est donné en bloc : *S* est une position de validation, mais non d'élaboration de *p*

Croire se distingue à cet égard encore de *penser* : *penser* est un processus qui détermine de façon active le contenu de la pensée elle-même. Dans le cas de *croire*, le sujet est positionné par rapport à l'objet de croyance qui lui est extérieur et qu'il s'approprie, mais n'agit pas sur cet objet. *Penser* est une activité, ce qui n'est pas le cas de *croire*.

Sur le plan distributionnel (c'est-à-dire des constructions ou de l'entourage textuel admis, nécessité ou exclu par le verbe *croire*), on observe qu'à la différence de *penser* qui permet d'avoir *je viens de penser à cela* ou *je vais tâcher de penser à cela*, il est impossible d'avoir l'équivalent avec le verbe *croire* : *je viens de croire* (quelle que soit la suite) n'est pas naturel ; et *je vais te croire* ne peut guère s'employer que pour marquer que, précisément, *je ne te crois pas*, dans un emploi exclamatif du type : *Tiens ! (Allons donc !)* *Je vais te croire peut-être (mon œil !)*⁵. Cela confirme que le rapport de *S* à *p* n'est pas de l'ordre d'une distance temporelle, ni même en fait d'un rapport : *p* est validé pour *S* dès lors qu'il y croit (et se place, précisément, dans la position où a lieu cette validation). Impossible d'en rien différer.

2. Variations

Le mécanisme caractérisant le verbe étant posé, voyons cette fois de plus près le déploiement et l'organisation des variations qu'il ouvre en liaison avec ses différentes constructions.

On peut en distinguer quatre sources qui se combinent et interagissent, se déterminent et se contraignent mutuellement (ce qui explique le retour de certains exemples d'une rubrique à l'autre) :

1° La construction du verbe *croire* (construction transitive, prépositionnelle, complétive, absolue, attributive).

2° Le mode de donation de *p* et de *p'* :

- *p* est premier (la position *S* est privilégiée) ; *S* valide *p* ;
- *p'* est premier (la position *S'* est privilégiée et *S* s'en démarque en se mettant dans la position où *p* est validé) ;
- *p* et *p'* sont donnés ensemble.

3° La nature des rapports *S/S'* :

S peut se trouver dans des rapports d'altérité plus ou moins marqués avec *S'*. Par ailleurs, *S* et *S'* peuvent correspondre à deux sujets (individus) distincts ou bien à un seul et même individu (lorsque le sujet syntaxique est *je*). Celui-ci se dédouble alors,

⁵ On peut trouver à rigueur un emploi du type : *Bon, disons que je vais te croire pour cette fois-ci...* qui met bien en évidence un contexte de défiance.

occupant deux positions distinctes déterminant deux points de vue plus ou moins incompatibles ou contradictoires.

4° *La nature du prédicat correspondant à p, en liaison avec son support lexical.*

2.1. *Construction du verbe*

Nous examinerons quatre constructions : construction transitive (*je te crois*), construction prépositionnelle (*croire en / croire à, y croire*), construction complétive (*croire que*), et construction attributive (*je le crois sincère*).

2.1.1. *Construction transitive*

Le complément « direct » correspond à **p**. Rappelons que **p** correspond toujours à un prédicat.

On peut distinguer deux cas : la construction transitive simple, où le prédicat n'apparaît pas explicitement : *Je te crois* ; et la construction où le prédicat apparaît explicitement (présence d'un verbe à l'infinitif) : *Je crois l'entendre*, à distinguer d'une construction complétive (*Je crois que je l'entends*). *Je crois l'entendre* renvoie plutôt à l'imagination, *Je crois que je l'entends* à une présomption.

On notera au passage que certaines séquences admettent à la fois la construction directe et une construction prépositionnelle : *Tu crois ces sornettes ? / Tu crois à ces sornettes ?*

2.1.1.1. *Je te crois*

Il convient de distinguer nettement prosodie assertive et prosodie exclamative.

a) Prosodie assertive. À première vue, le sens de cet énoncé s'impose facilement, et peut être approximativement glosé par *je ne mets pas en doute ta parole*. Pour préciser, examinons tout d'abord à quoi correspond ici **p** : il s'agit d'un prédicat qu'il s'agit de reconstituer et qui s'avère dans ce cas nécessairement être de l'ordre de la *parole* : *je crois ce que tu me dis, j'accorde crédit à ta parole, je ne mets pas en doute ta déclaration, ton témoignage*, et plus précisément, je valide ce que tu me dis comme étant vrai. Un tel énoncé s'inscrit nécessairement dans un contexte de possible suspicion (*je veux bien te croire*). Cela signifie que c'est la forme même de l'exemple qui déclenche ce contexte, et que c'est précisément ce contexte qui correspond à l'introduction de **p'**. **S** (*je*) ne valide **p** (ce que tu dis) que dans la mesure où un autre point de vue n'invalide pas **p'** (réintroduit **p'** comme possible). D'un côté, *tu* valide **p** (*puisque tu le dis et l'affirmes*) et *je* se place dans cette position où **p** est validé, d'un autre côté, le fonctionnement de *croire* impose l'introduction d'une position où **p'** n'est pas invalidé : c'est ainsi que la double validation de **p** par moi et par toi s'accompagne de l'introduction d'un point de vue de suspicion maintenant la possibilité de **p'**.

On notera que les gloses possibles peuvent mettre en scène aussi bien le mot *doute* (*je ne mets pas en doute ta parole*) que le mot *crédit* (*j'accorde crédit à ce que tu me dis*) ou le mot *confiance*, ou même le mot *foi* (*je te fais confiance quant à ce que tu me dis, j'accorde foi à tes paroles*).

b) Prosodie exclamative : *Je te crois !*

L'interprétation est très différente de la précédente, et ne met plus en jeu ni le crédit ni la confiance ni la foi. De plus, il s'agit ici nécessairement d'une réaction immédiate à ce qui vient d'être dit. Cet énoncé marque une surenchère dans l'acquiescement, proche alors de *Et comment !* (– *Il devait être content, hein ?* – *J(e) te crois !*).

Cet exemple intervient en écho à un énoncé de type « question rhétorique ». La question pose *être content* (repris en tant que **p** dans la réponse avec *croire*) comme étant le cas dans une alternative (rhétorique) mettant en jeu le modalisateur *devoir* – laissant ouverte la possible validation de **p'** : le questionneur fait comme si l'on pouvait envisager qu'il n'était en fait pas si content que cela. C'est le possible de **p'** (*peut-être n'était-il pas si content que ça*) ainsi introduit par le questionneur **S'** qui se trouve radicalement neutralisé dans la réponse en liaison avec la forme exclamative. L'idée qu'il puisse ne pas être content est prise en compte pour l'éliminer. On notera que cet énoncé est proche de *Tu penses ! / Tu parles ! (si / qu'il était content)*, dont le sujet n'est plus *je*, mais *tu*.

2.1.1.2. Croire ça, croire une chose (pareille), croire cette histoire

Avec les compléments *ça* ou *une chose pareille*, *croire* ne peut plus guère avoir pour sujet *je*. Le verbe se trouve à la deuxième personne (*tu crois ça ! tu crois une chose pareille ? !*) ou à la forme infinitive (*comment peut-on croire une chose pareille !*) et de plus toujours avec une prosodie exclamative. L'énonciateur (qui n'y croit pas) se place dans une position qui mène à **p'**, se démarquant de la position **S** (occupée par *tu*) où **p** est validé. Il y a dans ce cas un choc frontal entre le « tenant » de **p'** (l'énonciateur, occupant ici la position **S'**, pour qui la validation de **p** est « impensable ») et le « tenant » de **p** (**S**)⁶. Dans ce cas, **p** relève toujours d'une reprise sous le mode du *dire* (**p** correspond à ce dont on vient de parler).

2.1.1.3. *p* est de forme verbale infinitive

Prenons l'exemple *Je crois l'apercevoir*.

Cet exemple représente le cas d'une pondération forte à la fois sur **p'** et sur **p**. D'une part *je l'aperçois* s'impose à moi, c'est bel et bien lui, et en même temps, je ne peux exclure qu'il s'agisse d'une illusion. Nous sommes dans le cas où les points de vue du validable et du validé se télescopent en ayant pour siège le même sujet **S** occupant simultanément deux positions.

2.1.2. Constructions prépositionnelles

2.1.2.1. Croire à

Faute de développement sur la préposition *à*, nous ne ferons que constater que le prédicat correspondant à **p** tourne essentiellement, dans cette construction, autour de la question de *l'existence* ou de la *vérité* comme le montrent les exemples emblématiques : *croire au Père Noël, aux fantômes, au ciel (ceux qui croyaient au ciel et ceux qui*

⁶ De façon plaisante, *croire* peut avoir dans ce cas pour synonyme le verbe *gober* : ne serait-ce que pour le jeu de mot, on peut suggérer un rapprochement entre *croire* et *avaler tout cru*...

n'y croyaient pas) ; croire au Bon Dieu (à ne pas confondre avec croire en Dieu). Dans le cas évoqué de croire à cette histoire, le prédicat associé à histoire correspond à sa *véracité*.

2.1.2.2. Croire en

Dans la séquence croire en Y, une première difficulté réside dans la nature du prédicat **p** associé à l'unité lexicale Y introduite par *en*. Ce prédicat dépend largement de l'unité lexicale en question. Prenons quelques exemples :

– Je crois en toi. Dans ce cas, **p** ne peut être ici déterminé qu'en fonction du contexte : il peut s'agir, par exemple de *ton amour, ta force, ta capacité à réussir, ton aptitude à épanouir toutes tes qualités*, (mais en aucun cas ici de ton existence, dès lors que tu es bel et bien là, présent devant moi). Quant à croire, on a vu qu'il prend ici une valeur apparemment très proche de *avoir confiance* qui nous conduit vers le domaine de la foi, *confiance* dérivant du latin *fides*. Mais ce rapprochement rend mal compte de ce que marque croire en liaison avec *en*. Alors que croire à mettait en avant l'extériorité première de **p**, croire **en** marque une forme d'« intériorisation » de **p**, de passage à l'intime⁷.

– Je crois en ses chances : dans l'interprétation spontanée de cette séquence on retrouve la confiance, plutôt que la foi. Il faut d'une part souligner que chances apparaît ici au pluriel. Croire en sa chance n'est certes pas impossible, mais fortement contraint (on aurait plus volontiers croire en ou à sa bonne étoile). Alors qu'au singulier chance renvoie à l'idée de « bonne fortune » ou « sort favorable », chances au pluriel nous place davantage sur le terrain « probabiliste » : **p** correspond alors à l'importance élevée de la probabilité que ce dont il est question (dans un registre favorable) se réalise. Quant à **p'**, on voit qu'il se trouve activé principalement par la valeur sémantique de chances (au pluriel) et de façon seulement secondaire ici par le fonctionnement du verbe croire : croire en ne laisse pas place au doute, mais chances au pluriel pose qu'il ne s'agit jamais que de probabilités.

– croire en la politique : comme on l'a vu ci-dessus, le prédicat associé à la politique est de l'ordre de son bien-fondé, et de la façon dont elle « fait sens ».

Ces exemples mettent en évidence une forme d'élan et d'aspiration : croire en un monde meilleur, en ses chances, croire en soi sont des expressions « porteuses d'espoir » où il s'agit d'habiter le lieu de validation de **p**, et à travers la préposition *en*, de le faire sien.

Cet élan s'explique par la combinaison de croire avec la préposition *en*. Si l'on prend en compte le seul point de vue de **S**, nous avons vu que c'est celui où **p** est validé (et où **p'** est donc éliminé, neutralisé ou non pris en compte). Le rôle de la préposition *en* est précisément de rétablir cette distance pour en redoubler l'annulation

⁷ Pour caractériser la préposition *en* il nous suffira ici de suggérer la formulation suivante : dans le cadre de la relation **X en Y** (où Y est repère de X), Y est une **notion** (comme le suggère l'absence massive de déterminant devant le N lui correspondant). Cette notion constitue une **représentation** de X qui, de son côté, en est la **manifestation**. **Représentation** signifie que Y repère X par une notion introduite indépendamment de l'ancrage spatio-temporel de X, c'est-à-dire de la **présentation** de X à travers cet ancrage. Dans le cas de l'exemple emblématique de G. Guillaume : *la maison est en feu, feu* introduit une représentation de la maison introduite indépendamment de la présentation première de *maison* (de son ancrage spatio-temporel). Dans *Jean est en prison, prison* donne une représentation de Jean comme prisonnier. Dans le cas de *Jean croit en Dieu, Dieu* donne une représentation de Jean comme croyant dans le cadre de la relation prédicative *Jean croit* qui de son côté donne corps à cette représentation.

par une « fusion » qui se traduit par une clôture dans la sphère subjective de **S**⁸ (que l'on peut appeler le « passage à l'intime »). Dans *Je crois encore en la politique, être politique* ou plutôt les valeurs positives et nobles de la politique trouvent à s'incarner par le fait que j'y crois. *Je crois* donne corps à ces valeurs, en même temps que ce que je crois me constitue comme *croyant*. Et dans cet exemple, *encore* est bien le signe que cette « adhésion » se constitue dans un contexte où **p'** se profile (du point de vue de ceux qui n'y croient plus).

On notera la différence entre *Je te crois* (ce que tu affirmes) / *je crois en toi* (j'ai confiance en tes capacités, ton honnêteté, tes chances de réussite) où l'ensemble de ces qualités **p** trouve à prendre corps dans le fait que j'y crois. *Je te crois* laisse ouvert **p'** (on peut être dubitatif) / *je crois en toi* ne laisse pas place au doute : **S'** est mis entre parenthèses, dans cette clôture subjective que construit en.

2.1.2.3. Y croire

On peut assimiler *y croire* à une construction prépositionnelle qui brouille la distinction entre *à* et *en* : *croire à* / *en* ce que l'on fait et la réussite que l'on vise.

Dans *J'y crois*, balayant le doute (dont on sait bien par ailleurs qu'il est malgré tout toujours présent, puisque **p'**, disons ici la défaite ou l'échec, demeure possible), c'est avant tout l'élan et la force vers **p** propre à *croire* qui m'arrache de la position **S'** (**p**, **p'**) où je pourrais être tenté de douter. **S** par un acte affirmatif et quasiment performatif (l'élan verbal crée la force du faire) ignore, neutralise **S'** (on se dédouble et même se disjoint).

2.1.2.4. Croire

Il s'agit ici de l'emploi « absolu » de *croire* tel qu'il apparaît par exemple dans la question *Peut-on ne pas croire ?*⁹. Il peut paraître déplacé ou paradoxal d'évoquer cet emploi dans le cadre des constructions prépositionnelles. Il apparaît cependant que toutes les gloses permettant d'appréhender **p** dans ce cas l'introduisent sous une forme prépositionnelle, ne serait-ce que de façon circulaire : *croire en* / *à ce en quoi l'on croit* et à quoi l'on tient. Cela est lié au fait déjà mentionné que contrairement à *penser* par exemple, *croire* n'est pas une activité. Ne demeure dans cet emploi que la dynamique affirmative, l'espoir actif, l'élan vers la position où des valeurs positives sont validées. On notera que cet emploi ne peut apparaître que sous cette forme négative. La forme positive implique le rétablissement d'une préposition : *peut-on croire ?* est une question étrange à côté de *Peut-on croire en un monde meilleur ?* Enfin cet emploi absolu est celui qui se rapproche le plus de la forme *être croyant* (qui ouvre à une dimension religieuse).

8 Cette clôture dans la sphère subjective de **S** s'entend en particulier et particulièrement dans le cas de *croire en Dieu*. Il arrive souvent que l'expression *croire en Dieu* (ou *n'y pas croire*) soit associée à des discussions sur la question de l'existence de Dieu. Il s'agit là, du point de vue d'une analyse linguistique du moins, d'une interprétation trop étroite de l'expression : *croire en* en tant que tel ne met pas en jeu l'existence de **p**, comme suffisent à le montrer les exemples que nous venons de voir : *croire en toi* ne met pas en jeu la question de ton existence, pas davantage que *croire en ce concept*. Si une question d'existence se pose ici, elle semble entièrement due à ce que recouvre Dieu lui-même, l'existence étant l'un des attributs susceptibles d'être en jeu.

9 Cf. J. Bouveresse, 2007.

2.1.3. Construction complétive en que

Cette construction recouvre des cas de figures variés qui reposent essentiellement sur la variation des pondérations de **p'** :

Tiens ! Je crois qu'il va pleuvoir ! Comme le marque l'interjection *Tiens !* il s'agit d'une « déclaration spontanée » : voyant le ciel, le risque de pluie s'impose à moi ; en même temps et d'un autre côté, il ne s'agit que d'une conjecture. L'impression qui prévaut n'est jamais là que de l'ordre du possible. Le possible de la position (**p**, **p'**) est fortement activé. Une étude fine permettrait d'établir la différence, radicale dans le fonctionnement mais très proche pour ce qui est de l'interprétation, avec *On dirait qu'il va pleuvoir* (qui mobilise le *dire*).

Cette construction est aussi couramment liée à des emplois intersubjectifs : un sujet **S'** (plus ou moins explicitement présent) se charge de réactiver **p'** (plus ou moins frontalement). De nombreux exemples nous placent moins dans le domaine de la croyance que dans celle de l'opinion (*Moi – c'est mon avis, je peux me tromper – je crois qu'il va se présenter*). La construction complétive fait de **p** un enjeu intersubjectif propre à toutes sortes de tensions et de rapports de force entre tenant de **p** (**S**) et tenant de **p'** (**S'**). Un rapprochement se fait ici jour avec *penser*. Rappelons la différence essentielle : *croire* marque le passage à une position de validation de **p**, tandis que *penser* opère une élaboration du contenu **p**.

2.1.4. Constructions attributives

Il s'agit de constructions du type : *je le crois sincère*. Un tel exemple signifie que pour moi (**S**), d'un côté, aucun doute possible, il est sincère ; de l'autre, en même temps, et pour moi aussi (je me dédouble en **S'**), qu'il ne soit pas sincère demeure possible. *Je le crois sincère* peut signifier d'un côté : *je suis convaincu qu'il est sincère* ; de l'autre : *je le suppose sincère*.

2.1.5. Formes négatives

On observera les différences de comportement relatif à la forme négative des constructions examinées :

- *Je ne crois pas à p* signifie que je crois que **p** n'existe pas, n'est pas justifié.
- *Je ne crois pas en p* signifie que je ne suis pas croyant (je suis « mécréant »).
- *Je ne crois pas que p* signifie que je crois que **p'** est le cas.
- *Je ne le crois pas sincère* signifie de façon ambivalente : je ne crois pas qu'il soit sincère et je crois qu'il n'est pas sincère.

2.2. Mode de donation de p et de p'

On peut schématiquement distinguer trois cas (en liaison étroite avec les constructions ci-dessus évoquées) :

- **p** est premier (la position **S** est privilégiée) ; **S** valide **p** en affirmant **p**.
- **p'** est premier (**S** se démarque en se mettant dans la position où **p** est validé).

• **p** et **p'** sont donnés ensemble.

« Premier » peut ici être relatif à l'ordre de construction ou signifier « prépondérant ».

2.2.1. **p premier**

S affirme la validation de **p**, sans démarcation d'avec une prise en compte déjà établie de **p'** dans la position **S'**. La position **S'** découle de (est seconde par rapport à) la validation affirmative de **p** par **S**.

Nous avons rencontré plusieurs exemples relevant de ce cas : *Tiens ! Je crois qu'il va pleuvoir (on dirait, j'ai l'impression)*. La perspective de la pluie s'impose à moi, même si secondairement il ne s'agit que d'une conjecture.

Cette configuration trouve son illustration extrême avec *croire en Dieu*.

2.2.2. **p' premier**

Un exemple nous est fourni par le cas paradoxal où c'est **p'** qui s'impose : non seulement **p'** n'est pas invalidé, mais il est inscrit dans le réel (qui se substitue ici à **S'**). Comment se comporte alors *croire* dans son mécanisme invariant dès lors que **S** est dans une position caractérisée par la validation de **p** alors même que **p'** est le cas ? Le choc est inévitable : impossible de concilier le réel qui s'impose comme réel (**p'**) et le contraire du réel (**p**) validé dans la position de **S**. *Croire* ne peut plus dès lors s'employer qu'à la forme négative, doublée d'une prosodie exclamative comme trace de cette butée : (*Non mais*) *C'est pas vrai !* (où *c'* renvoie à l'état de choses **p'** qui est avéré et relève du réel auquel on ne peut échapper) *Je n'y crois pas ! C'est à ne pas croire ! Je n'arrive pas y croire, je n'en crois pas mes yeux ! Il faut le voir pour le croire !* Le caractère nécessaire de **p** continue de s'imposer au sujet malgré le démenti du réel de **p'**. On notera que ce choc peut être heureux (*j'ai été classé premier*) ou malheureux (*j'ai été recalé*).

Autre exemple : *Je veux bien croire qu'il est malade, mais ce n'est pas une raison pour se dérober*. Je ne prends la position **S-P** que pour autant que je me dédouble en **S'** qui maintient **p'** (malade ou pas, on ne saurait se dérober)

Dans le cas de la séquence *y croire*, la position de **S** affirmant **p** provient d'un arrachement volontariste de la position **S'** : **p** est *prépondérant*, mais *second* par rapport à (**p**, **p'**).

2.2.3. **p et p' sont construits en bloc**

On peut illustrer ce cas par l'exemple *On se croirait à Versailles !*

L'emploi du conditionnel marque la superposition de deux points de vue à travers un dédoublement du sujet, ici rendu possible par le conditionnel : en même temps que l'on se croit à Versailles (*être à Versailles* s'impose à nous dans une évidence), on sait que l'on n'est pas à Versailles et que c'est **p'** qui est le cas.

De même, *On croit rêver* signifie 1) qu'on ne rêve pas (c'est **p'** *ne pas rêver* qui est le cas) ; 2) que la validation de *rêver* s'impose à *on* : c'est bel et bien de rêver qu'il s'agit, dans le moment même où l'on sait par ailleurs qu'il ne s'agit pas de rêver. *Rêver* est un état interne qui conserve ici en même temps une indépendance par rapport à **S**.

Dans l'exemple *Il se croit malin*, il y a mise en jeu d'un point de vue extérieur confrontant **p** *être malin* du point de vue de *il*, à **p'** du point de vue de l'observateur énonciateur.

Autre exemple : *Il s'y croit*, signifiant : il se prend pour ce qu'il n'est pas, il imagine être dans un état, une position ou une situation où dans les faits il n'est nullement ; il fantasme **p** alors même que c'est **p'** qui est le cas pour **S**. On a une variante du même cas avec *Où se croit-il ?*

2.3. Nature des rapports S/S'

On peut relever différents cas de démarcation de **S** par rapport à **S'**.

- On vient de mettre en évidence un cas de démarcation extrême lorsque **p'** est premier et de l'ordre du réel, *croire* apparaissant alors à la forme négative. Un autre exemple du même ordre est fourni par l'emploi de *croire* au passé composé : *J'ai bien cru que j'allais y passer*. Dans ce cas, le réel vient dans un deuxième temps démentir **p**, réhabilitant **p'** et rejetant l'aveuglante (et ici terrifiante) perspective de **p** dans le révolu.

Dans l'exemple *J'ai du mal à le croire*, il y a inversion entre **p** et **p'** : **S** est « incrédule » : confronté au réel de **p** (ou à une information sur ce réel), il s'accroche à **p'** au point d'avoir du mal à activer la validation de **p**. On peut parfaitement ne pas pouvoir croire ce que l'on sait : il sait qu'il va mourir et pourtant ne peut ni ne veut le croire.

- **S** et **S'** peuvent correspondre à deux sujets (individus) distincts ou à un seul sujet qui se dédouble alors en deux positions. Ce dédoublement du sujet permettant de croire **p** alors même qu'il sait que c'est **p'** qui est le cas peut, comme nous venons de le voir dans la rubrique précédente (2.2.3.), se marquer par l'emploi du conditionnel : *Je m'y croirais*, *On s'y croirait* (le décor est si réaliste que l'on croit qu'il s'agit du réel, tout en sachant que ce n'est pas le cas). Dans l'exemple mentionné *Je le crois sincère*, je ne mets pas en doute sa sincérité à titre personnel, mais sa sincérité n'est cependant pas de l'ordre de la certitude. Je peux m'adresser à quelqu'un pour qui *il* n'est pas sincère ou pourrait ne pas l'être.

On peut aussi évoquer le cas où je m'en remets à une autre source pour valider **p** : *si j'en crois cette information*, ou encore *je veux bien te croire* (*croire que ce que tu dis est vrai*).

Cette mise en jeu d'un sujet **S'** distinct de **S** correspond à la cohorte déjà évoquée des exemples, de forme le plus souvent complétive, où se trouvent confrontées des opinions : *pour ma part je crois plutôt que p* (mais il vrai que **p'** n'est pas exclu). Un sujet **S'** (plus ou moins présent) se charge de réactiver **p'** (plus ou moins frontalement). L'activation de **p'** est ici opérée dans le cadre d'un dialogue contradictoire dont l'enjeu est *croire / ne pas croire* : *Comment peux-tu croire à cette histoire de fantômes ! Tu te trompes, ce n'est pas du tout ce que tu crois*, etc. Ce qui correspond à **p** pour l'un des interlocuteurs correspond à **p'** pour l'autre.

2.4. Nature du prédicat correspondant à *p*, en liaison avec son support lexical

Nous avons vu que *p* est toujours de nature prédicative. On a eu l'occasion de rencontrer deux types de cas :

– *p* est explicité. C'est notamment le cas avec les constructions complétives (*je crois que je me suis trompé*) ou attributives : *il se croit malin* (où *p* = *être malin*)

– *p* n'est pas explicité : le prédicat associé au complément de *croire* est à reconstituer en fonction d'une part de la construction syntaxique, d'autre part du support lexical du complément de *p*. Un exemple emblématique est le cas de *croire en Dieu*, où *p* correspond à l'ensemble de tous les prédicats associables à Dieu, ou si l'on préfère de ses attributs, dont la détermination renvoie à des questions philosophiques et théologiques. *Je crois en ses chances* associe à *chances* un prédicat que l'on peut « reconstituer » en termes de : *être suffisamment bonnes ou importantes pour atteindre le but visé*. *Croire en un concept* (également possible avec *à*) tend à renvoyer à sa puissance explicative, son intérêt pour mieux penser les choses, les ouvertures qu'il laisse entrevoir, etc. *Croire encore en la politique* peut associer à *politique* des prédicats du type *représenter une valeur ou une activité à la hauteur de ses promesses*, etc. Il importe de souligner que ce n'est pas, ou pas seulement, le mot *politique* qui est en lui-même support de ces prédicats possibles, mais bien *politique en tant que l'on y croît*. *Croire* constitue une force par laquelle ces prédicats s'imposent au sujet à travers une valuation positive (dans d'autres emplois, par exemple *connaître ou pratiquer la politique*, *politique* pourra être associé à des rapports de force, aliénation par le pouvoir, etc.). Dans le cas de *croire à*, les prédicats sont là encore variables en fonction du lexique : le prédicat convoqué peut-être celui de l'existence (*au père Noël, aux fantômes, aux vertus de la phytothérapie*) ; ou bien *être vrai, authentique, véridique*, ou *être le cas* (*je ne crois guère à cette histoire*) ; ou encore être valable, digne d'intérêt (*je ne crois guère à ce genre de manœuvre, à l'astrologie*), etc.

3. De *croire* à *croyance*

3.1. La croyance fonde le croyant qui « adhère » à l'objet de la croyance

Nous prolongerons cette analyse du verbe *croire* par quelques remarques sur le nominal *croyance*. Celui-ci renvoie à une double « compactisation » par rapport au verbe *croire* :

– d'une part *croyance* implique et met en œuvre un *croyant*. Elle fonde le ou les sujets source(s) de cette croyance comme *croyant(s)* dans une réciprocité qualitative : le croyant détermine la croyance, la croyance fait de sa source un croyant.

– d'autre part *croyance* met en jeu une « adhésion » à l'objet de croyance du même ordre que celle établie par la préposition *en* (décrite ci-dessus, note 5, en termes « d'extériorité fusionnelle »). On observe d'ailleurs que le nom *croyance* au singulier se rencontre massivement avec la construction prépositionnelle avec *en* : *croyance en un inconscient ; croyance en un monde plus juste*... La croyance peut s'interpréter comme *le fait de croire en quoi l'on croît* (*p*). Dans cette glose, la préposition *en* marque, selon l'analyse proposée précédemment, que le fait de croire (impliquant un croyant) est le support

qui donne corps à ce qui est constitué comme objet de croyance. Le ressort de *croyance* est identique à celui du verbe *croire* à travers son articulation entre **S** et **S'** ; en matière de croyance, il y a toujours un **S'** dans une position décalée par rapport à celle du croyant **S** : le non -croyant, ou le « mauvais » croyant, le *mécréant* ou le sceptique, ou encore le croyant en autre chose que **p** (**p'**). De sorte que rien n'est jamais assuré (une croyance ne peut être universelle, seule une vérité démontrée pourrait prétendre à l'être), alors même que le croyant fait corps et bloc avec sa croyance : **p** est assuré et fait nécessité pour le croyant. La nominalisation marque une désingularisation du **S** comme fondement de l'intime.

3.2. De la croyance aux croyances

Au pluriel, *les croyances* renvoient à la croyance en tout ce qui, dans sa diversité plurielle et son hétérogénéité qualitative, est constitué comme *objet de croyance* (et fonde en retour le ou les croyants). En même temps, les croyances importantes sont celles qui rassemblent des croyants, qui constituent des groupes (religieux, politiques) éventuellement opposés. Les croyances ne font que difficilement l'objet d'une construction prépositionnelle avec *en...* où *en* introduirait un ou des objets de croyance spécifique(s). Du même coup, alors que *croyance en* (par exemple *en un monde meilleur*) peut s'inscrire dans une dynamique d'espoir, il n'en va pas de même au pluriel. Les croyances mobilisent plutôt des objets de croyance dont un point de vue extérieur marque qu'ils ne sont que des occurrences particulières du phénomène général de la croyance en tant qu'elle ne peut relever ni d'un savoir, ni d'une certitude.

3.3. De la croyance à la crédulité

À côté de *croyance* et fondé sur la même racine, se rencontre *crédulité*. La crédulité correspond, à un *regard externe sur une croyance*, à une posture de distanciation qui la fait apparaître naïve et aveugle. On peut se déclarer croyant, mais non crédule, à moins de se considérer comme sa propre dupe ; on peut en revanche dénoncer, se méfier ou se gausser de la crédulité des autres. Le crédule est celui (**S**) qui croit, vu par qui (**S'**) s'estime en mesure de détromper **S**, de montrer le caractère non fondé de la croyance. **S** ne voit que **p**, il en est aveuglé, dans le même temps où **S'** sait (ou croit savoir) que c'est **p'** qui est le cas. La crédulité, cette fixation sur **p**, est ce qui empêche de voir autre que **p**, en particulier la vérité. Elle enferme, ou plutôt elle est vue comme un enfermement. Pour Nietzsche, l'ennemi de la vérité n'est pas l'erreur mais la crédulité. Le questionnement et le savoir qui sont une ouverture commencent par l'incrédulité.

3.4. De la croyance à la foi

3.4.1. Les passerelles du crédit et de la confiance

Nous avons vu que les gloses du tour *croire en*, ou *y croire* mobilisaient le recours à la notion de *confiance* dont la morphologie entraîne vers le domaine de la *foi*. Dans la littérature philosophique, on observe très couramment des glissements entre les trois

pôles de la croyance, de la confiance et de la foi¹⁰. On observe d'ailleurs que les définitions usuelles du mot *foi* s'appuient sur une série de mots qui rendent inévitable ce glissement de *foi* à *croyance*. On trouve en effet qu'elles désignent « la confiance » (dérivant également de *fides*), mais aussi « le crédit, et la crédibilité » (eux-mêmes dérivés comme *croire* du latin *credere*) qu'on inspire ou qu'on accorde. On peut *accorder foi* (ou encore *crédit*) à (une parole, à une information) ; dans le premier cas la *croyance*, dans le second le *crédit*.

3.4.2. Solution de continuité entre croyance et foi : quelques phénomènes distributionnels

L'observation de quelques phénomènes distributionnels suffit à établir l'irréductibilité de la différence entre les unités *croyance* et *foi* :

- La foi peut s'inscrire dans un rapport de possession (on peut *avoir* ou *posséder la foi*), alors qu'il est rare de trouver l'expression *posséder* ou *avoir la croyance*. On peut même aller jusqu'à *être possédé par la foi*.
- La séquence *croyance sans partage* est pratiquement non attestée, à la différence de *une foi sans partage*.
 - On peut prouver, éprouver, déclarer, abjurer sa foi mais non sa croyance.
 - On peut parler d'une *foi ardente* mais difficilement d'une *croyance ardente*.
 - On peut vivre sa foi, mais non vivre sa croyance.
 - *Détromper quelqu'un* peut remettre en cause ce qu'il croyait mais non sa foi. On peut dénoncer *les fausses croyances*, mais non *une fausse foi*. Une foi ne peut être que vraie, dès lors qu'elle coupe cette vérité de toute altérité. On peut du même coup *opposer une croyance à une autre*, mais non *une foi à une autre*. La foi peut être une justification à une action, mais ne se justifie jamais.
- La pluralisation de *croyance* est moins contrainte que celle de *foi* qui est pratiquement impossible. On peut parler de *croyances encore vivaces*, de *toute une série de croyances* etc., toutes expressions impossibles avec *foi*.
- On peut opposer une croyance à une autre, mais aussi opposer croyance à ce qui serait de l'ordre d'un savoir établi. On peut dire : *ce n'est qu'une croyance*, mais non *ce n'est qu'une / que la foi*. La foi demeure indemne de sa confrontation au savoir établi.

La croyance (à l'image du verbe *croire*) en **p** n'exclut jamais un point de vue validant **p'** : une croyance peut être démentie, ou entrer du moins dans une logique de possible démenti ; à côté de **S**, **S'** a toujours une forme de présence, un « mot à dire », et le réel peut même remettre en cause une croyance. Tel n'est pas le cas avec la foi. Jamais le réel ne peut démentir la foi, même si, bien sûr, il peut ébranler celui qui la possède au point de la lui faire renier. La croyance au contraire prête toujours le flanc à remise en cause ; on peut détromper quelqu'un en lui montrant qu'il croit à tort quelque chose ; une confrontation est possible avec d'autres croyances ; on peut relativiser une croyance par la prise en compte d'arguments et de démonstrations (on peut d'ailleurs dire *qu'il ne s'agit que d'une croyance*, mais non *qu'il ne s'agit que de / d'une foi*).

10 Cf. notamment les premières pages de l'ouvrage de Moreau, 2009.

Si la foi peut venir de l'extérieur, et même en jaillir, si elle peut prendre la forme d'une révélation, ou d'une illumination, ce n'est jamais le cas de la croyance dont les seules fondations se trouvent chez le croyant ou le sujet qui croit. Que la croyance ne soit pas dans un rapport d'extériorité au sujet, contrairement à la foi, peut paraître paradoxal dans la mesure où la première, à la différence de la seconde, met toujours l'autre (**S'**) en jeu. Mais le point décisif est que ce qui est cru n'a de statut que pour le sujet qui croit, et qui peut tenter de convaincre de ce qu'il croit. La croyance n'a pas d'autonomie par rapport au croyant. La foi en revanche a en quelque sorte sa vie propre : elle peut saisir, s'emparer d'un individu (pré)disposé à l'accueillir et la cultiver.

Conclusion

Les différents emplois du verbe *croire* peuvent être analysés comme autant de réalisations multiples d'un scénario abstrait – une forme schématique. *Abstrait* signifie qu'il se situe en deçà de telle ou telle de ses réalisations particulières : l'identité du mot ne se constitue qu'à travers sa variation et ne peut être appréhendée qu'à travers des réalisations particulières et donc à chaque fois partielles de cette identité. Les unités lexicales ne sont pas des individus tout constitués, mais des occurrences construites par des processus d'individuation de ce scénario abstrait.

Il se trouve que ce verbe ainsi que son dérivé *croyance*, dont nous avons proposé une analyse linguistique, constituent un enjeu majeur dans d'autres domaines, en particulier ceux de la religion et la philosophie. Ces domaines ne prennent en compte que telle ou telle actualisation particulière de la forme schématique, ce qui peut s'avérer source de malentendus, en particulier à travers les gloses se rapportant à ces actualisations particulières. Ainsi, dans le domaine religieux, le fait de croire (ou la croyance), relève d'une intériorisation de **p**, de son passage à l'intime ; dans le domaine politique, le croire peut relever de l'engagement d'un acte militant. En même temps, l'analyse linguistique que nous avons proposée établit que *croire* marque l'occupation par un sujet **S** d'une position où **p** donné indépendamment de **S** est validé (le « lieu du croire »), cette position étant indissociable d'une autre où une alternative entre **p** et **p'** reste ouverte. Ne serait-ce qu'en jouant sur le poids respectif de ces deux positions dans les différents emplois recensés, ce dispositif ouvre sur des cas de figures bien différenciés. On entrevoit l'incompréhension qui peut s'instaurer si au lieu d'une forme schématique ouvrant sur une série de variation, on mobilise par exemple cette notion de *doute* pour décrire la valeur sémantique de *croire*. D'une part parce que la position (ci-dessus notée **S'**) qui est celle d'un point de bifurcation ne relève pas forcément d'un doute ; d'autre part parce que la posture religieuse ou militante du croire correspondant à la position **S** de validation de **p**, ne peut s'interpréter comme engagement ou comme certitude que dans la mesure où elle est indissociable d'une autre posture. De sorte qu'au bout du compte, les uns peuvent affirmer qu'il y a toujours doute tout aussi légitimement que ceux assurant le contraire. Le propre de l'analyse linguistique à cet égard est 1) d'analyser une unité en intégrant la diversité et la variation de ses emplois ; 2) de proposer un dispositif permettant de rendre compte de la prolifération des gloses possibles et éventuellement contradictoires.

Jean-Jacques Franckel

De *croire*, nous choisirons pour une note conclusive, de retenir l'un des aspects de ce qu'il permet : un mouvement affirmatif bien plus que dubitatif, une forme d'engagement, d'élan, une façon presque performative de mettre le doute entre parenthèse. Si **p'** est toujours là, c'est par ailleurs, en tant qu'on peut le neutraliser, l'ignorer, passer outre. Qu'importe **p'** dès lors que la validation de **p** porte en avant et peut devenir le lieu d'un engagement personnel, d'une affirmation combattante. Et le fait même de croire peut être constitutif du croyant, être la marque d'une transformation directe d'un sujet. C'est une certitude munie de la possibilité de ne pas en être dupe.

Annexe

J.T. Desanti, 1982 [réédité en 2008], consacre (p. 39-45) un chapitre (intitulé *Le lieu du croire*) à une analyse du verbe *croire* en tant que philosophe et militant et en réponse à Maurice Clavel (pour qui *croire* est porteur d'une dimension religieuse). Il y est question de la croyance politique ou *en* politique qui n'est pas sans parenté avec la croyance religieuse.

Desanti développe son analyse autour de 5 idées :

1. Je ne crois que ce que je pense pouvoir faire croire. La croyance s'adresse à un autre. Elle n'est pas l'intime conviction qui reste à l'intérieur, mais ce qui va vers un autre, relève du militantisme. Et quand on ne peut plus faire croire, la croyance s'effondre ;

2. La croyance se déploie sur un *lieu* du croire (lieu : scène, moment) et en ce lieu, l'incroyable peut être cru. Mais l'incroyable n'apparaît qu'après coup. Comprendre comment j'ai pu croire en ce que je sais maintenant être une aberration (par ex. l'existence d'une science bourgeoise et d'une science prolétarienne) – non pour l'auto-flagellation mais pour en comprendre le ressort ;

3. Ce lieu du croire est polarisé par des figures de l'autre. Il faut examiner ces figures ;

4. Sur la scène du croire, il y a toujours un parti, un groupe institué, qui produit des énoncés qui génèrent de la croyance ou l'entretiennent ;

5. Ces énoncés de l'institution sont rendus possibles par la nature du « champ symbolico-charnel ».

Commentaires

On peut considérer ces propositions comme établissant une sorte de « forme schématique », fournissant un point de comparaison possible entre une approche linguistique et une approche philosophique, permettant de dégager des zones de convergence et de divergence à travers ce qui peut constituer sinon un langage commun du moins des zones de traductibilité.

- La proposition 2 est celle qui converge le mieux vers notre forme schématique : ce lieu du croire où l'incroyable peut être cru renvoie à la position **S** où **p** est validé quoi qu'il en soit de ce que donne à voir la position **S'** où **p'** n'est jamais invalidé. On a vu :

- que dans cette position de validation (**p** est vrai, **p** est le cas), **p'** peut être éliminé, neutralisé, non pris en compte (ce qui signifie que cette position peut être le lieu d'un aveuglement) ;

- que cette validation de **p** s'inscrit dans toutes sortes de rapports possibles entre **S** et **S'**. En particulier, **S** peut se démarquer de **S'**, s'arracher d'une position de doute (*Allez, on y croit, on va gagner !*), se couper radicalement de la position **S'** ou au contraire, dans certains cas la côtoyer et coexister pacifiquement (*je crois qu'il va pleuvoir*). Cette variation fait écho à ce que Desanti avance dans sa proposition 3 (qui étant la plus ouverte fait le moins difficulté). Dans la position **S**, dit Desanti, l'incroyable n'apparaît qu'après coup. En effet cette position exclut toute prise en compte de **p'**, sauf à passer la forme négative (*Incroyable ! je n'y crois pas, n'arrive pas à y croire*). Mais la construction de **p** le rend en même temps indissociable d'une alternative (un retour à **S'**, ou une prise en compte de **S'** est toujours possible).

- La proposition 4 établit que sur la scène du croire, il y a toujours un parti, un groupe institué, qui produit des énoncés qui génèrent de la croyance ou l'entretiennent. D'un côté, rien n'indique dans le fonctionnement propre de *croire* que **S** se présente comme groupe institué : le fait de croire peut relever d'une démarche personnelle et même intime. Un exemple comme *je crois en toi* n'implique pas la présence d'un groupe constitué. D'un autre côté, **p** est préconstruit (cf. la différence avec *penser* : **p** ne fait qu'affirmer la validation de **p**), et c'est donc bien un **p** préconstruit par rapport auquel s'établit ce mouvement de validation, voir d'adhésion. *Croire p* relève bien d'un positionnement et **p** est susceptible d'insuffler un élan, exerce un pouvoir attractif vers le lieu de sa validation (le lieu du croire). Le militantisme consiste du point de vue de cette proposition à rejouer l'intime dans un espace collectif. Ce qui sans doute se marque ici est que le passage à l'intime et à l'engagement ne sont pas du même ordre pour le militant Jean-Toussaint Desanti et pour le croyant Maurice Clavel.

- D'où peut-être la nature du « champ symbolico-charnel ». Le langage qui prend corps peut faire écho à la dimension performative que nous avons soulignée. Du langage qui prend corps, un symbole qui devient représentatif. Le symbole peut être ce qui permet de croire, permet le ralliement. Le lieu du croire peut-être un lieu de ralliement ou supposé / espéré tel.

- La proposition 1 qui avance que je ne crois que ce que je pense pouvoir faire croire est peut-être la plus problématique :

- Pour Desanti, la croyance s'adresse à un autre. Il s'agit non pas de l'intime conviction qui reste à l'intérieur, mais de ce qui va vers un autre, relève du militantisme. Et quand on ne peut plus faire croire, la croyance s'effondre. Je ne crois qu'avec d'autres, qui me confortent dans ma croyance, ou contre d'autres, mes ennemis, qui me confortent aussi, voire dans le désert. Ce que je crois ne peut être tel que je ne désire pas le faire croire à d'autres, voire à tous les autres. Même quand je n'essaie pas de le faire, parce que j'y suis empêché objectivement (dictature ou indifférence à l'égard de mon discours) ou subjectivement (j'estime les autres *hic et nunc* incapables de m'entendre), je crois, de *la pensée de derrière*, qu'ils devraient y croire aussi et que, si les conditions étaient différentes, je pourrais le leur faire croire. C'est la raison pour laquelle Desanti refuse le concept de croyance que l'on trouve chez Hume qui le rend par *feeling*.
- Du point de vue de son fonctionnement linguistique (tel que nous avons tenté de le mettre au jour) :

– *croire* n'est nullement indissociable de *faire croire*. On réduit ici *croire* à l'un de ses emplois (*croire en*) et l'on parle en réalité surtout de *croyance*. Bien sûr, *je crois qu'il va pleuvoir* ne m'engage pas à convaincre mon interlocuteur. Mais cela semble tout aussi vrai dans le cas du type d'emploi pris en compte par Desanti. Il y a d'un côté la réduction de *croire* à l'une seulement de ses configurations, et de l'autre le fait que y compris dans ce type de configuration, l'impossibilité de croire sans faire croire vient non pas du croire en tant que tel, ni du verbe *croire*, et n'est donc pas en effet des propriétés du mot, mais du contexte de militantisme dans lequel *croire* est ici mis en œuvre, une façon de constituer le lieu du croire correspondant à la proposition 4.

– En même temps l'assertion de Desanti est une façon intéressante, quoique partielle de considérer les rapports entre **S** et **S'** :

- D'un côté, la position **S** donne une forme de supériorité par rapport à celle de **S'** en ce qu'elle confère la force de la certitude, de la conviction de l'adhésion, l'élan conféré par la validation d'une donnée positive. La certitude est en un sens préférable au doute, et peut en appeler à son élimination. La position **S** et la validation de **p** peuvent correspondre à un appel ; *faire croire* signifie dans nos termes : rejoindre la position **S**, le lieu de validation de **p**.

- De l'autre, la position **S** en tant qu'elle permet de « dépasser » celle de **S'** (qui peut rester dans le dubitatif, le balancement, l'irrésolution) est aussi une position qui rend possible un aveuglement (le militantisme peut à un moment laisser trop ignorer du réel).

– Enfin on notera incidemment un point de distorsion dans l'emploi même de *faire croire* : *faire croire* est employé par Desanti dans un sens très proche de *convaincre* ce qui d'un point de vue linguistique apparaît fortement contraint voire impossible. En effet les emplois de *faire croire* sont au contraire associés à la notion de *mystification* ou de *crédulité* : *Que voudrait-on nous faire croire ?* (on cherche à nous embobiner) ; *Tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu n'avais pas le temps de le faire !* *Faire croire* renvoie ici à *faire / laisser accroire*.

On a donc ici un exemple d'articulation entre un point de vue philosophique fondant un concept sur l'une des valeurs particulières d'un mot et un point de vue linguistique visant à déployer la diversité des valeurs de ce mot à travers un schéma de fonctionnement susceptible d'en appréhender l'organisation.

Bibliographie

- BOUVERESSE, J., 2007, *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi*, Agone.
- CULIOLI, A., 1990, « Representation, referential processes, and regulation. Language activity as form production and recognition » in *Pour une linguistique de l'énonciation, opérations et représentations*, tome 1, Ophrys, p. 203-213.
- CULIOLI, A., 2002, « Je veux ! Réflexion sur la force assertive » in Botella, C. (éd.), *Penser les limites, Ecrits en l'honneur d'André Green*, Delachaux et Niestlé, « Champs psychanalytiques ».
- DESANTI, J.-T., 1982 (2008), *Un destin philosophique : ou les pièges de la croyance*, Pluriel, p. 30-45.
- DE VOGÜÉ, S., PAILLARD, D., 1987, « Modes de présence de l'autre », in *Les particules énonciatives en Russe contemporain*, volume 2, collection ERA 642, republié et traduit en portugais dans l'ouvrage (2012) *Linguagem et enunciação, representação e regulação*, Editora Contexto, p. 131-159.
- DORO-MÉGY, F., 2008, *Linguistique contrastive et traduction. Étude croisée de think, believe, croire et penser*, Ophrys.
- EGRE, P., 2003, « *Savoir, croire* et questions enchâssées », Proceedings of *Divisions of Linguistic Labor, The La Bretesche Workshop*, June 2003, et Actes du colloque *Langage, Pensée, Action*, SOPHA, Montréal 2003, electronic publications of *Philosophia Scientiae*.
- FRANCKEL, J.-J., 2002, « Le lexique entre identité et variation », Introduction, *Langue française*, n°133, Larousse, p. 3-15.
- PAILLARD, D., 2009, « Prise en charge, commitment ou scène énonciative », *Langue française*, n 162, p. 109-128.